Vaillant-Couturier et le journal l'« Humanité », qui l'avaient attaqué violemment à propos du rôle joué par M. Gaston Vidal dans l'affaire Hanau-Amar. L'ancien sous-secrétaire d'Etat a choisi, pour défendre ses intérêts, M. Pierre Lœwel.

A PROPOS D'UNE RÉUNION des VICTIMES A LILLE

Le Comité de défense des victimes de la « Gazette du Franc » qui a tenu sa première réunion au Café Rose, place Simon-Vollant, rattaché au Syndicat parisien, ayant comme secrétaire M. Coumeau et comme avocat-conseil, Me Philippe de Las Cases, a l'honneur d'informer ses adhérents qu'il n'a rien de commun avec le second Comité qui doit tenir sa réunion demain dimanche, à l'Elysée Courtois.

Mme Germaine de Rouen à l'Hippodrome de Roubaix

La guérisseuse de Nancy a renouvelé hier devant une salle pleine ses curieuses expériences

Le succès complet remporté par Mme Germaine de Rouen, lors de sa première démonstration à l'Hippodrome de Roubaix, avait fait autour de sa personne une publicité formidable.

On avait si souventes fois prononcé son nom et vanté son pouvoir, au cours de ces dernières semaines que tout le monde voulait, hier, la voir et assister à ses expériences. Ceux qui les avaient déjà vues tenaient à les revoir et les autres, conscients d'avoir manqué le 18 décembre dernier, une séance pour le moins fort curieuse, ne voulaient à aucun prix être absents de celle-ci.

Aussi ce fut devant une salle pleine que M. Léon Cuvelle, le sympathique organisateur de cette soirée présenta la célèbre guérisseuse.

Il annonça que celle-ci, qui n'a pas reçu moins de quatre mille demandes de soins depuis sa première démonstration, avait l'intention de tenter aujourd'hui d'améliorer, outre l'état de nombreux rhumatisants, celui de plusieurs personnes atteintes de différentes maladies.

M. Cuvelle ajouta que sur son insistance, Mme Germaine de Rouen avait accepté de recevoir des dons importants de personnes généreuses de notre ville, en vue de créer dans notre région, un institut où la guérisseuse soignerait gratuitement les pauvres.

Cette communication fut vivement applaudie par l'assistance.

La première personne qui fut ensuite introduite sur la scène, fut Mme Soenens, charcutière, rue de Lille, à Croix, dont nous avons signalé dans notre précédent compte-rendu, le merveilleux rétablissement.

Elle n'est plus cette fois transportée à domicile dans un fauteuil. Elle marche avec facilité avec souplesse même, et porte dans les bras une magnifique gerbe de fleurs en témoignage de reconnaissance — qu'elle offre avec émotion à Mme Germaine de Rouen. M. Barate, domicilié, 88, rue Deroème, à Roubaix, la suit. Lui aussi, se sent beaucoup mieux et il s'en va après avoir été soigné une dernière fois en remerciant avec émotion.

Mais voici une malade que l'on n'a pas encore vue, Mme Verlinde, domiciliée, 233, Grande-Rue, voie Vandeendorpe, à Roubaix.

Elle est portée sur une chaise et de la couverture qui l'entoure, sa figure pâle émerge, et fait pitié.

— Depuis neuf semaines, déclare-t-elle, je suis couchée et ne peux faire un mouvement sans ressentir d'épouvantables douleurs.

Après quelques minutes d'imposition des mains, la guérisseuse lui demande de se lever; elle se lève et fait quelques pas avec une extrême difficulté. On recommence la même opération et cette fois Mme Verlinde, sans l'aide de personne fait deux fois le tour de la scène. La foule applaudit à tout rompre et la pauvre femme est prise d'une émotion si forte, qu'elle pleure comme un enfant.

Elle se jette dans les bras de Germaine de Rouen et l'embrasse avec effusion. Elle est si heureuse qu'elle embrasse par la même occasion M. Cuvelle et embrasserait volontiers tout le monde, si on le lui demandait.

Mme Gossard, domiciliée rue de Bailleul, à Tourcoing, souffre depuis le mois de septembre au genou et au pied gauche. Elle s'en plaint quelques minutes plus tard soulagée...

Un abbé, M. Carcan, aumônier, ancien aviateur, se présente ensuite. Il est resté atteint de la guerre et sa colonne vertébrale a été déviée par l'éclatement d'un obus.

Lorsque la guérisseuse lui impose les mains, il ressent une vibration, accompagnée d'une sensation de chaleur dans son oreille malade et tout le long de sa colonne vertébrale. Sans vouloir se prononcer définitivement, il se déclare, en se retirant, beaucoup mieux.

M. Isnardombec a été soigné le 18 décembre dernier par Mme Germaine de Rouen. Lui aussi apporte une gerbe de fleurs qui va grossir le tas imposant derrière lequel disparaît presque Me Gaillard, huissier, et son clerc, qui enregistrent au fur et à mesure les constatations qui sont faites.

Et le défilé des malades continue devant la foule attentive et sympathique que M. Cuvelle a la charge de faire rire par quelques saillies spirituelles dont il a le secret. —

Malgré cela la séance deviendrait quelque peu monotone si un incident comique ne se produisait.

Un spectateur qui avait déjà manifesté à plusieurs reprises son scepticisme au sujet des expériences de Mme Germaine de Rouen devient subitement agressif.

— Vous choisissez vos malades! crie-t-il à la guérisseuse.

Maladresse insigne! D'un seul élan toute la salle s'est dressée et conspue le trouble-fête. « Sortez-le! A la porte! »

...Un Monsieur, assis aux fauteuils, se charge d'exécuter promptement la sentence de la foule. Il enlève son pardessus, enjambe un spectateur et saisit l'incrédule par le col de son veston. Un effort et le voilà par terre, plat ventre, à trois mètres de là... Déjà d'autres mains le soulèvent et en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, il se trouve dehors avant d'avoir eu le loisir de réfléchir à ce qui lui arrivait.

...Maintenant, une folle hilarité s'est emparée de la salle et il faut l'intervention pressante de M. Cuvelle pour la calmer.

Enfin le défilé des malades peut reprendre. Il ne sera plus troublé désormais que par les applaudissements chaleureux du public à chaque nouveau succès de Mme Germaine de Rouen.

LE DROIT DE VOTE POUR LE PERSONNEL NAVIGANT

Paris, 12 janvier. — M. Michel Goisdoerfer, député des Côtes-du-Nord vient de déposer une proposition de loi tendant à accorder le droit de vote par procuration au personnel navigant.

ELECTION AU CONSEIL GENERAL DU 20 JANVIER 1929

La profession de foi de M. Édouard Dubois

Aux Electeurs du Canton de Roubaix-Est Wattrelos-Est (*Centre, Sartel, Baillerie, Beaulieu*)

Le citoyen J.-B. Lebas, ex-député du Nord, ex-conseiller général du canton Ouest, sollicite vos suffrages: il ne peut supporter sa déchéance et mendie les voix qui lui donneront le mandat dont il a dépouillé son collègue.

Electeurs, vous inclinerez-vous devant la volonté du maître Lebas? Vous abaisserez-vous à accepter un pareil procédé?

Candidat de Concentration Républicaine, mon premier devoir est de dénoncer cette manœuvre inqualifiable: l'orgueil, l'égoïsme et le sectarisme du citoyen Lebas furent déjà sévèrement jugés par tous les électeurs. Vous lui signifierez par vos suffrages que, chassé dernièrement par les travailleurs du canton Ouest, il a définitivement perdu toute votre confiance.

Electeurs, vous me connaissez de longue date. Ma vie est celle d'un travailleur. Mes débuts furent ceux d'un ouvrier; je suis un ami des classes laborieuses au milieu desquelles j'ai vécu; je partage leurs joies et leurs souffrances; je connais leurs aspirations et leurs vœux. Je sais me pencher avec affection sur toutes les infortunes et sur toutes les douleurs. Tels sont les titres qui me valent la charge et l'honneur de défendre le programme de large concentration républicaine, dont j'énumère les points essentiels:

Politique extérieure: La France pacifique, forte de ses droits, consciente de ses devoirs évitera le retour de la catastrophe que nous avons vécue. Elle assurera par la fermeté et la dignité de son gouvernement, de son peuple, la paix et la sécurité internationales

Politique intérieure: La République imposera le respect de ses lois; la liberté de conscience et d'enseignement, le maintien de la neutralité de son école laïque.

La collaboration du Gouvernement et des Chambres réalisera dans les délais les plus brefs, les lois sociales en gestation et tout d'abord la loi Loucheur sur les habitations ouvrières, et la loi sur les assurances sociales.

La sollicitude de l'Etat et du Département s'adressera aux classes les moins privilégiées de la nation, par la défense efficace des familles nombreuses;

L'allègement continu des impôts qui grèvent le salariat;

La juste rémunération des fonctionnaires et retraités;

Le règlement équitable des pensions aux mutilés;

Le soutien du petit commerce et de l'artisanat;

L'aide aux sociétés de secours mutuels, sociétés sportives, chorales et musicales.

Un pas vient d'être fait, par l'abattement à la base de l'impôt sur les traitements et salaires; il faudra faire davantage encore. Nous voulons une justice sociale toujours plus large et généreuse.

Electeurs du canton Est, le 20 janvier prochain, vous ferez à nouveau triompher le drapeau tricolore de la France pacifique, le drapeau de la République démocratique et sociale.

Tous aux urnes et votre vote signifiera définitivement au citoyen Lebas, le mépris et le dégoût qu'inspire son ambition aux travailleurs.

Vive le Canton Est! Vive la République!

Edouard DUBOIS.

Candidat de Concentration Républicaine.

Les prestations allemandes pour l'exécution du plan Loucheur

Des Français sont arrivés à Francfort-sur-le-Main, où ils négocient avec les firmes de la région la livraison des matériaux de construction, de châssis, de fenêtres, de portes, de serrures, etc., pour une valeur de 330 à 400 millions de francs. Ces livraisons, destinées à la réalisation du plan Loucheur, seraient effectuées au titre des réparations.

Le sous-lieutenant Bonnet compte battre le record de vitesse et Paillard et Le Brix vont tenter le raid Paris-Saïgon

Paris, 12 janvier. — L'aviation française jouera cette année, un rôle très actif, peut-être même de premier plan, dans les compétitions sportives.

Le sous-lieutenant Bonnet tentera cette année, de ramener en France le record du monde de vitesse. Son appareil, un monoplan, est à l'avant-veille d'être achevé. C'est à Istres, où il a atteint 448 kilomètres à l'heure, qu'il effectuera sa tentative.

De son côté, l'aviateur Paillard, voudrait entreprendre un raid Paris-Saïgon, en ayant pour navigateur Le Brix, qui a quitté la marine.

Il est possible que M. Laurent-Eynac donne son autorisation pour ce raid, en s'appuyant sur les renseignements recueillis à la suite des vols de Paillard.

Le roi Amanoullah a dû capituler devant l'exigence des rebelles

La Nouvelle-Delhi, 12 janvier. — Le journal afghan « Aman-e-Afghan » a publié une proclamation du roi Amanoullah dans laquelle celui-ci déclare retirer la presque totalité de son programme de réformes.

Cette reculade aurait trait aux points suivants:

Les jeunes filles envoyées en Turquie pour y être éduquées seront rappelées;

Le port du voile est rétabli;

La conscription est supprimée;

Les associations féminines sont dissoutes.

L'habillement à l'européenne est abandonné, et les soldats peuvent dorénavant s'affilier aux sectes religieuses.

L'arrestation d'un prétendant

Allahabad (via Londres), 12 janvier. — Le journal « Pioneer » annonce l'arrestation du prince Muhammed Surwar Khan, frère du sirdar Omar Khan, un prétendant au trône d'Afghanistan, qui disparut mystérieusement de Calcutta, il y a quelques semaines, où il vivait sous la surveillance des autorités britanniques.

Les opérations de représailles au Maroc

Beni-Mellal, 12 janvier. — Sur tout le front d'insoumission et en représailles de l'attitude hostile de certaines fractions, nos troupes supplétives ont exécuté de très heureux mouvements stratégiques.

Mettant à profit leur avance, elles se sont installées sur différents points où elles ont construit immédiatement des fortins destinés à surveiller les campements des dissidents. L'ennemi réagit peu. Le général Freydenberg, commandant la région, et le colonel Lauzanne, commandant le territoire de Tadla se sont rendus sur les lieux, pour procéder à une inspection.

Les conférences de la « Revue Française »

A TOURCOING

LES AUGURES DE GENÈVE

par M. René Benjamin

M. René Benjamin est prodigieusement divers et intéressant, comme la vie. Il lette sur les hommes et les mœurs de son temps le regard le plus perçant; sa vision, telle qu'il la traduit, en paroles, en gestes, les recrée. Il en accuse les traits essentiels. Il les fait comprendre. Il les juge avec de plus en plus d'impartialité, de cette impartialité vraie qui sait se passionner pour la vérité ou, du moins, pour ce qu'elle croit être la vérité. Il a quelque chose d'un Rivarol. Comme lui esprit brillant et équilibré dans un temps où il en est beaucoup de nuageux et de désaxés, il risque de voir la postérité ignorer le meilleur de lui-même, cette fleur vivante du talent — ou du génie — qui ne se fige pas dans les livres.

Profitons de lui pendant que nous l'avons là devant nos yeux et que nous l'entendons. C'est l'Aréopage de Genève, c'est la Société des Nations, qu'il a citée à son redoutable tribunal, où elle va comparaître en trois séances.

Comme il fait de tout, il va la juger librement: « laissez-moi la liberté d'être moi... » C'est toute la grandeur de l'écrivain de dire ce qu'il croit être la vérité. C'est la plus grande estime qu'il puisse témoigner à son public. Ecoutons-le avec la même indépendance de pensée.

En cette première séance, c'est la question franco-allemande qui est posée. Les principaux personnages sont, d'une part la délégation allemande; d'autre part M. Briand.

Quel portrait! On n'entend pas seulement la fameuse voix de violoncelle, aux intonations, à la prononciation faubourienne; on voit M. Briand mieux que s'il était là lui-même, car on ne remarquerait pas en le regardant simplement ce que M. Benjamin a vu pour nous en l'observant, à sa manière.

Au fur et à mesure que M. Benjamin anime le portrait de M. Briand, on essaie à ce dernier un nom: « Philinte ». Tiens, mais l'année dernière, le passionnant commentateur de Molière nous avait campé un inoubliable « Alceste » dont le caractère avait quelque ressemblance avec celui de M. Benjamin! Cependant, le personnage de M. Briand est ici jugé avec sympathie. L'admiration se montre même quelquefois. Alors? cet Alceste ne s'indigne pas contre ce Philinte?... C'est qu'Alceste avance en âge. Il n'a plus l'emportement ni l'exclusivisme des vingt-cinq ans. Il n'est plus absolu dans l'admiration ou le blâme. Il nuance l'un et l'autre. Et voilà un nouveau pas accompli par le prodigieux talent de M. René Benjamin.

Lorsque le conférencier arrive à Genève, c'est l'effervescence. Du passeur au garçon d'hôtel, tout le monde lui dit: « Briand va parler! »

Briand va parler! Les autres, on ne les écoute pas.

C'est le jour fameux du dernier été où le ministre français, l'un des pères de Locarno, est venu dire à l'Allemagne qu'elle ne désarmait pas.

Le voici à la tribune, devant les quarante-sept nations, les dames du monde et les journalistes. Ses belles et fines mains blanches sont dans les poches de son veston. Il a l'air de dire: « Eh bien! qu'est-ce que vous me voulez? » Il commence à parler de façon banale, détachée. Rien n'est plus laid que le visage de Briand à ce moment-là. Déception. C'est vraiment trop froid. Alors, il fait un mouvement de valse chaloupée. Il secoue son dos — sa bosse, dit M. Benjamin — Il ôte de sa poche sa main charmante et il dit: « Voyons, «maîtresse», soyons francs!». C'est son coupleit au soldat allemand, « héroïque, magnifique », puis la constatation que l'Allemagne reste solidement armée.

Il faut observer à ce moment la réaction produite par ce discours sur les délégués allemands, qui passent l'un après l'autre sous l'objectif ultra lumineux de M. Benjamin. Il y en a un dont la face rouge le faisait penser à un incendie, il ne paraît plus rouge à ce moment car tous ses collègues le sont devenus autant que lui. Ithénaus, Bavarois, Prussiens, les Allemands forment bloc. Ils sont furieux. Ils comprennent un discours sérieux. Ils comprennent un discours ironique. Ils ne peuvent comprendre un discours où se mélangent le sérieux et l'ironie.

D'où vient l'emprise de Briand sur tous les autres? De sa familiarité vulgaire et magnifique. De sa phrase humble, que tout le monde comprend.

Les Allemands sont un Gouvernement.

Briand, lui, c'est « l'opinion peublique », le faubourg, celui de Paris comme celui de Nantes. Briand, dit M. Benjamin, c'est le marchand de quatre-saisons, le porteur de la gare du Nord, qui va vous délivrer de votre fardeau.

Voici, après le Conseil des Six, le passage des chefs des délégations entre les journalistes qui les veulent interroger: l'un après l'autre, ils ne disent rien. Et voilà Briand.

Il parle, lui. Il résume en deux mots la réunion. Et il ajoute: « Et maintenant, je vais prendre le train; vous pouvez le dire. Je vais rendre compte à Poincaré! » Il « rigole ». Et tout le monde « rigole ». Et tout le monde dit: « C'est un type! »

Est-ce un vrai patriote? Français jusqu'au bout des ongles, il aime mieux la France. Et il aime aussi la gloire qu'il trouve là, à la Société des Nations.

Avec M. Benjamin, nous reverrons sans doute les collègues de M. Briand, qu'il nous a fait connaître aujourd'hui en quelques traits moins poussés, mais décisifs.

Venons à la conclusion de cette conférence qui a fait sur la nombreuse assemblée une profonde impression:

Si vous voulez avoir sur la Société des Nations une appréciation assez juste, ne vous fiez pas trop aux logiciens, aux philosophes. Demandez-la plutôt à une « brute » de mon espèce qui voit les choses avec simplicité. Quand on lui demande quand il aura confiance dans les Allemands qui frappent sur la table pour l'exiger, qui disent que « la France n'a eu que la guerre, tandis que l'Allemagne a eu la guerre et la Ruhr », il ne pense qu'à une chose: les incendies, les déportations de jeunes filles dans le Nord de la France... Il voit les braves bourgeois français d'aujourd'hui, ou leurs fils, cultivant les roses de leurs jardins et, tout à coup, apparaissant au-dessus des murs la tête casquée des fils de Muller et de Bernstoff.

« Et ce que nous leur donnerons alors à respirer, ce ne sera probablement pas le parfum des roses!... »

A. T.

A ROUBAIX

LA JOURNÉE D'UNE FEMME EN 1930

par Mme Dussane

Samedi, dans la salle du Central-Ciné-Théâtre, devant un auditoire assez nombreux, Mme Dussane a décrit « La journée d'une femme en 1930 ».

Nul plus que Mme Dussane n'a le don de dégager des faits leur signification exacte, de discerner sous les apparences, la vérité permanente. La causerie qu'un public charmé a applaudie chaleureusement est une merveille de fine psychologie, d'éloquence aimable et forte, d'humour et d'esprit vraiment français.

La conférencière a campé devant nous un personnage si vivant, si nature, que nous ne savons où commence la fiction, où finit la réalité.

Vivette Durand (en réalité, Virginie, en souvenir d'une vieille tante, mais depuis quelque temps on a voulu que le prénom fût alerte et « portât des jupes courtes ») aura trente ans en 1930; elle a épousé un ingénieur d'avenir et a deux enfants.

Vivette se lève tôt, d'abord parce que la journée sera bien remplie; la paresse est morte pour les femmes; toutes éprouvent le besoin de vivre activement: il est passé le temps où l'on pouvait à loisir se regarder vivre. Mais surtout Vivette est tôt levée... parce que la bonne ne se lèvera qu'une heure plus tard. Quelques soins ménagers et c'est l'heure de la gymnastique. Vivette aura droit à un petit déjeuner: elle est pas encore d'un rang social qui la rende tributaire du grand couturier, lequel, pour l'empêcher de grossir lui permettrait de prendre tout au plus une tranche de citron dans du thé sans sucre.

La voilà prête pour les courses du matin et dès maintenant nous pouvons décrire sa toilette, car la mode n'affecte qu'une partie de la toilette féminine; tout ce qui est utilitaire dans notre tenue ne changera plus.

Elle se tient au volant d'une petite auto et elle conduit bien car elle est douée d'une sensibilité spéciale qui lui fait percevoir les réactions du moteur; sa manœuvre est fine comme était fine la broderie de son aïeule.

Vivette fait ses achats; très pratique, elle découvrira les occasions et surtout en achetant elle-même, elle empêchera la bonne de prélever la dîme.

L'appartement de Vivette est un campement: on a abattu des cloisons et on a fait une grande pièce, qu'elle appelle son « vivoir », qui n'est ni salon, ni chambre à coucher, ni salle à manger, ni studio et qui est cependant tout cela à la fois.

Dans cette salle des pas-perdus, plus d'intimité. Les visiteurs s'effondrent sur le divan qui sert de lit: maintenant quand on veut se reposer, on ne peut plus rester chez soi. Le repos se fabrique et se vend ailleurs, dans des hôpitaux, qu'on appelle, il est vrai, cliniques ou maisons de cures. C'est la clinique qui sert de cadre aux grands événements de la vie: naissance ou mort.

Un autre défunt, c'est le piano; il est remplacé par le phono. La joie que vous en attendez, vous ne la choisissez plus. Vous vous distrairez passivement sans vous meubler l'âme et l'esprit.

Et la radio? Nul n'a la prétention de faire de la T.S.F. pour goûter la musique. Ce qui intéresse, c'est de savoir « d'où ça vient »; dès qu'on a identifié un poste, on cherche autre chose. Là encore, nous avons pris le moyen pour la fin.

Et c'est un nouveau et charmant « voyage autour de la chambre » que nous accomplissons en compagnie de Mme Dussane, un cicerone disert et spirituel qui émaille sa causerie d'observations à la fois subtiles et profondes. Il faudrait citer une scène des portraits, autrement savoureuse que l'espèce de lecture de catalogue d'Hernani.

Mme Dussane place Vivette en face des photos de sa mère et de sa grand'mère; elle compare les toilettes et énumérant à Vivette les instruments de torture à jamais abolis, elle s'écrie: « Ah, Vivette, vos pieds affranchis et libérés ne connaissent pas leur bonheur! Qu'ils interrogent donc les pieds de vos aïeules! »

Vivette, chez le coiffeur, Vivette au restaurant (et ici une merveilleuse description des restaurants des grands magasins), Vivette en visite, Vivette consultant les cours de la Bourse, voilà autant de petits tableaux d'un art consommé et d'une vérité profonde.

Telle sera, dit Mme Dussane, la journée d'une femme en 1930. Mais ce qui ne changera pas, ce qui est de tous les temps, c'est la condition du bonheur: accomplir son devoir, aimer et se dévouer.

LES BANQUIERS AMÉRICAINS NE SOUSCRIRONT PAS AUX OBLIGATIONS ALLEMANDES

Washington, 12 janvier. — Les banquiers américains ont déclaré à M. Parker Gilbert, agent général des réparations, que le marché américain n'est pas en état d'absorber les obligations que l'Allemagne devrait lancer sur ce marché pour consolider sa dette des réparations.

Le point de vue des banquiers coïncide sur ce point avec celui de la Maison-Blanche.

M. Hoover, président élu, a également approuvé l'attitude des banquiers.

Du reste, M. Hoover estime que l'Amérique ne doit souscrire à des emprunts étrangers que dans le cas où ces emprunts sont destinés à des dépenses productives.

De son côté, le président Coolidge paraît pencher vers le point de vue selon lequel les Etats intéressés seuls devraient résoudre le problème des réparations, sans aucune participation des Etats-Unis. D'après lui, si les experts américains participent aux travaux de la Commission, ce sera uniquement pour cette raison qu'un refus pur et simple de participation aurait pu être interprété comme un geste peu amical.

Selon les idées du président Coolidge, la tâche des experts consistera à fixer le montant de la somme d'or que l'Allemagne peut verser annuellement aux alliés. Si elle peut continuer à payer deux milliards et demi de marks par an, il ne restera qu'à établir pendant combien de temps elle devra continuer ses paiements.

M. Pierre Forgeot reçoit une délégation de cheminots

Paris, 12 janvier. — M. Pierre Forgeot, ministre des Travaux publics, a reçu une délégation de la Fédération générale des mécaniciens, chauffeurs et conducteurs électriciens, venue pour lui exposer ses principales revendications.

Celles-ci concernent le décret à intervenir pour l'application de la loi de huit heures, la question des visites médicales et de rétrogradations, le reclassement des mécaniciens et chauffeurs, et conducteurs électriciens; le régime des retraites et celui des congés annuels; enfin, la question du vote par correspondance pour les cheminots.

M. Pierre Forgeot a indiqué à la délégation que ses vœux seront examinés avec le plus grand soin, et qu'il ne manquera pas de faire connaître au bureau fédéral, la suite qui aura paru devoir leur être réservée.

Des voyageurs sont dépouillés par des brigands en Syrie

Jérusalem, 12 janvier. — Dans la région d'Alep, des brigands ont attaqué, hier, huit automobilistes. Les quarante voyageurs ont été dépouillés de tout ce qu'ils possédaient, même de leurs vêtements. Une force de police montée syrienne, arrivée sur place, a été contrainte de battre en retraite après un combat avec les bandits.

LA REICHSBANK ABAISSE LE TAUX DE SON ESCOMPTE

Berlin, 12 janvier. — La Reichsbank a abaissé le taux de son escompte de 7 à 6.50 % et le taux des avances sur titres, de 8 à 7,50 %. Cette décision entrera en vigueur le 12 janvier.

CONTE

Adeline

Quand Amédée Courtial, après plus de trente ans, revint aux Bussières, il fut tout heureux de s'installer dans la petite maison héritée de ses parents, à l'entrée de ce gros bourg dauphinois. Le rêve caressé pendant son long séjour à Paris, où il avait réussi à amasser une certaine fortune, était enfin réalisé. Il n'avait plus désormais qu'à se laisser vivre sans souci du lendemain, jusqu'à l'extrême vieillesse. S'il se fût marié, goûterait-il aujourd'hui cette plénitude de tranquillité qui, après tant d'années d'activité et d'agitation lui semblait l'unique bonheur.

Un peu courbé, mais solide encore malgré la soixantaine, Courtial n'eut aucune peine à s'adapter à sa nouvelle existence. Désireux avant tout de conserver son indépendance, il évita de renouer ses relations de jeunesse et consacra ses journées aux menus soins de son ménage et à l'entretien du jardin attenant à sa demeure.

A plusieurs reprises il songea cependant à celle qu'il avait failli épouser. Qu'était-elle devenue? Avait-elle quitté, elle aussi, le pays ou bien s'était-elle mariée aux Bussières? Dans ce cas, quand il la rencontrerait, — ce qui était inévitable, — lui adresserait-il la parole, s'excuserait-il d'avoir déçu autrefois ses espérances?

Courtial restait perplexe. Mais la reconnaîtrait-il? Comme lui, épais et lourd aujourd'hui, elle devait avoir changé. Malgré sa curiosité, il repoussa l'idée de s'informer.

L'esprit libre de toute inquiétude, il savourait avec délices son doux repos, quand une violente crise de rhumatisme vint lui enlever à peu près l'usage de ses jambes. A peine parvenait-il à se traîner de son lit à la cheminée. A la pensée qu'il allait être obligé de recourir aux bons offices de quelque femme du bourg, il ne put contenir un mouvement de fureur. Son bonheur n'avait pas duré longtemps!

Il s'enquit auprès de sa plus proche voisine.

— Je vais vous envoyer l'Adeline, dit-elle. Personne ne s'entend mieux à soigner les malades.

— Adeline! répéta-t-il avec un léger sursaut.

— L'Adeline Charvin. Vous ne vous rappelez pas... C'était pourtant une jolie fille à vingt ans.

Il ne répondit pas, réfléchissant. Allait-il accepter les services de cette Adeline qu'il avait été sur le point d'épouser autrefois et qui ne devait nourrir à son égard que des sentiments de rancune! Quelle attitude aurait-il lui-même en sa présence! Mais un lancinement douloureux dans le genou triompha de ses dernières hésitations.

— Qu'elle vienne le plus tôt possible, dit-il.

Moins de deux heures après, elle fit son apparition. Sous ses cheveux presque blancs, elle avait encore belle mine, malgré les petites rides qui sillonnaient son front et ses joues pâles. Ses yeux bleus tenaient par l'âge conservaient une expression de douceur qui trompa son ancien fiancé, gêné, balbutiant.

— Non, vous ne m'avez pas dérangée, Aux Bussières, c'est moi qui suis en quelque sorte la garde-malade. Il faut bien gagner sa vie.

Il acquiesça d'un signe, s'attendant à des reproches et à des récriminations. Il n'en fut rien. Aucune allusion au passé. Adeline semblait ne pas le reconnaître.

Séance tenante, elle se mit à la besogne. Etonné, silencieux, il la regardait aller et venir autour de lui. Le soir, au moment de se retirer dans la chambre voisine, elle dit:

— Si vous avez besoin de moi pendant la nuit, vous n'aurez qu'à m'appeler. J'ai le sommeil très léger.

Contrairement aux prévisions du médecin, la crise se prolongea. Trois semaines s'étaient déjà écoulées. L'intérieur du vieux célibataire avait pris un aspect gai et plaisant qui agissait d'une façon heureuse sur son humeur morose et défiante. Tous les deux n'en restaient pas moins sur une prudente réserve. Personne ne se serait douté qu'ils s'étaient aimés au temps lointain de leur jeunesse.

Courtial gardait pourtant une arrière-pensée.

— C'est une fine mouche qui cherche de nouveau à m'amadouer pour avoir ma fortune.

Pour déjouer ce calcul, il dit un soir:

— On me croit riche aux Bussières, on se trompe. N'ayant pas d'héritiers, j'ai placé tout mon petit bien en viager.

— Vous avez bien fait, répondit Adeline sans manifester aucune surprise.

Ce n'était donc pas l'intérêt qui la guidait mais uniquement la bonté innée en elle, un besoin de se dévouer. Elle le soignait en effet avec un dévouement qu'on ne saurait attendre d'une mercenaire. Par moments, il se sentait tout attendri.

— Vous voilà sur pied, s'écria-t-elle gaîment un matin, je vais donc retourner chez moi.

Une pâleur s'étendit sur la face pâle de Courtial.

— Vous allez me quitter!

— Puisque vous êtes guéri.

— C'est que... je ne pourrai plus me passer de vous.

— Oh! que si, dit-elle avec un coin de malice dans les yeux qui signifiait: vous vous êtes bien passé de moi pendant plus de trente ans!

Cette réplique le laissa un instant interdit et il dut faire un effort pour articuler:

— Adeline, j'ai eu de grands torts envers vous. Je vous demande pardon. Dites-moi que vous ne m'en voulez plus.

— Non, fit-elle, la voix soudainement grave, je ne vous en veux pas.

— Alors, consentiriez-vous encore à devenir ma femme?

Sans hésitation, elle inclina le front, tandis que deux larmes pointaient en ses prunelles. Elle s'efforça de sourire.

— Il faut croire que je vous attendais... puisque je ne me suis pas marié.

L'attirant à lui, Courtial mit un baiser sur sa joue.

— C'est le second. Vous m'avez donné le premier il y a trente-trois ans!

Ils se mirent à rire.

— Adeline, j'ai menti en vous disant que j'avais mis mon avoir en viager. Après moi, tout vous reviendra.

Elle celle fille eut une geste d'insouciance.

— Ce n'est pas l'argent qui fait le bonheur.

— C'est l'amour... et nous sommes vieux aujourd'hui!

— L'amour n'a qu'un temps, mais la tendresse est de tous les âges.

Et cette parole, plus qu'aucune autre, fut douce au vieil égoïste. Son cœur avait fondu à la flamme ardente de celui qui, en dépit de l'oubli, abandon, lui revenait comme aux jours fleuris d'autrefois.

Eugène DREVETON.

M. ANDRÉ MARTY EST ÉLU AU SOVIET DE LÉNINGRAD

Moscou, 12 janvier. — A Léningrad, les nouvelles élections au Soviet sont commencées. Dans une usine, on a élu M. André Marty.

On sait que M. Marty est toujours l'hôte de la Santé.

UN CHEF DE GARE AVAIT VOLÉ POUR 60.000 FRANCS DE COLIS

Moulins, 12 janvier. — Le tribunal correctionnel de Moulins a condamné à huit mois de prison M. Ray, chef de gare de La Chapelaude, qui avait volé pour plus de 60.000 francs de colis.

Dernière Heure

MM. Loucheur et Forgeot s'occupent des mineurs des houillères de Saint-Etienne

Saint-Etienne, 12 janvier. — M. Loucheur a adressé à M. Durafour, ancien ministre du Travail, député de la Loire; Louis Soulié, sénateur-maire de Saint-Etienne, et Vernay, député, une lettre pour les informer que M. Forgeot et lui s'étaient préoccupés de la situation faite aux mineurs, par suite de la liquidation judiciaire des houilles de Saint-Etienne.

Des informations recueillies, il résulte que la cessation de l'exploitation n'est pas actuellement envisagée; si la grève prenait fin, les ouvriers occupés par la société pourraient être repris dans les mêmes conditions qu'ils le seraient dans d'autres exploitations; toutefois, au cas d'une réduction de l'exploitation qui entraînerait une diminution de l'effectif occupé par la société des mines, un plan a été élaboré pour pouvoir procurer du travail aux mineurs inoccupés.

LA SANTÉ DU ROI GEORGE

Londres, 12 janvier. — Le bulletin de santé suivant a été publié au Palais de Buckingham, à 20 heures:

« Le roi a eu une journée reposante. On n'a constaté aucun changement dans l'état de Sa Majesté. »

Le prochain bulletin sera publié lundi.

UN JEUNE AVIATEUR SE TUE EN AVIONNETTE

Saint-Raphaël, 12 janvier. — Ce matin, vers 8 h. 30, un nouvel accident mortel d'aviation s'est produit au large du Trayas, commune de Saint-Raphaël. La victime est le jeune aviateur Pierre-Jean Fisbach, né à Paris en 1910, qui avait formé le projet de se rendre de Paris aux Indes en avionnette. Le jeune Fisbach partait ce matin, pour Tunis. Arrivé en vue de Trayas, une panne l'obligea à virer et c'est en cherchant un terrain d'atterrissage que l'avionnette fit une chute dans une calanque.

COURTES DÉPÊCHES

— M. Poincaré Saint quittera Paris mardi soir et s'embarquera mercredi, à Marseille, pour Tunis.

— Sur l'invitation du Comité des fêtes de Saint-Malo, le cardinal Charost, archevêque de Rennes, présidera les fêtes religieuses du Pardon des Terre-Neuvas, qui auront lieu le 24 février. Le Comité fera coïncider le Pardon avec la remise solennelle de la médaille d'honneur aux vieux Terre-Neuvas.

— M. Myron T. Herrick est parti pour Cherbourg, à bord de l'« Ile-de-France ».

Dernières Nouvelles Régionales

Le Conseil d'Etat annule une élection municipale de Paillencourt

Le Conseil d'Etat, sur requête de M. Baudhuin, relative aux élections municipales de Paillencourt (Nord), a annulé: 1° l'arrêté du Conseil de préfecture de Lille, et 2° l'élection de M. Baudhuin.

Un Congrès de policiers à Amiens

Les polices de la région du Nord ont tenu hier un congrès à Amiens. Les groupements de quatorze départements avaient envoyé des délégués. Les principales revendications formulées portent sur l'étatisation complète de la police, le relèvement des traitements, le régime uniforme des retraites et la stabilité de l'emploi.

UN OUVRIER EST TUÉ A L'USINE DE FIVES

Le commissaire de police du 8e arrondissement de Lille, M. Chazeau, a procédé samedi, à une enquête sur un grave accident de travail qui s'est produit à l'usine de Fives. M. Louis Delesalle, 24 ans, ajusteur, demeurant rue Hordain, a été entraîné dans un engrenage. Malgré ses efforts, il ne put se soustraire à l'horrible étreinte et eut le thorax déchiré par les dents de la machine. A ses cris, ses compagnons de travail se précipitèrent à son secours et quand on put arrêter la machine, l'ouvrier était dans le coma. Il expira au bout de quelques minutes.

Un docteur constata le décès du malheureux dont la dépouille fut reconduite à son domicile. M. Delesalle était entré à l'usine le matin même.

L'AFFAIRE DUMEZ

On annonce comme imminente la constitution d'une partie civile dans les poursuites engagées contre Natalis Dumez, ancien maire de Roubaix. L'une des coopératives victime des agissements qu'on prévoit a décidé de réclamer une expertise complète de la comptabilité. Dans ce but cette coopérative se constituera partie civile.

Un cambriolage sacrilège à l'église de Burbure

Des cambrioleurs ont pénétré par effraction dans l'église de Burbure et ont enlevé un calice et deux ciboires. Le matin, M. l'abbé Sante, curé de la paroisse a constaté le vol et a porté plainte à la gendarmerie.

Un cultivateur meurt étouffé sous un éboulement, à Estrées-lez-Crécy

M. Bernard Glachant, âgé de 30 ans, cultivateur à Estrées-lez-Crécy, qui était occupé à extraire de la marne dans une carrière, a été enseveli par un éboulement. Lorsqu'il a été retiré, la mort avait fait son œuvre.

RENSEIGNEMENTS COMMERCIAUX

COTONS

NEW ORLEANS, 12 janvier.

Cotons Middling Upland. — Disponible, 19.84. — Cotons à terme: Sur janvier, 19.48-49; mars, 19.54-55; mai, 19.56-58; juillet, 19.46-47; octobre, 19.09-11.

NEW-YORK, 12 janvier.

CLOTURE. — Cotons Middling Upland. — Disponible, 20.35. — A terme: Sur janvier, 20.08-10; février, 20.11; mars, 20.14; avril, 20.16; mai 20.17-19; juin, 19.97; juillet, 19.78-80; août, 19.72; septembre, 19.65; octobre, 19.57; novembre, 19.61; décembre, inchangé.

Recettes. — Aux ports de l'Atlantique, 3.000; aux ports du Golfe, 25.000; aux ports du Pacifique, 3.000; dans les vill